

Épreuve orale de français, filière PSI

Le jury est globalement satisfait du niveau du concours qui a sans doute permis de sélectionner des candidats réunissant les qualités attendues : une capacité à comprendre rapidement un texte réflexif compliqué, l'aisance linguistique nécessaire à produire un résumé précis et clair, la mobilisation rapide d'une culture générale répondant à un thème donné ainsi que la technique d'argumentation permettant d'articuler une discussion construite.

- La moyenne des 113 candidats français est de 11,34/20 et l'écart type de 3,36.
- La moyenne des 7 candidats internationaux est de 09,36/20 et l'écart type de 1,96.

On peut donc féliciter les candidats et leurs préparateurs d'avoir su se pénétrer de l'esprit de l'épreuve, en saisir les grandes attentes et se préparer efficacement à ses 3 étapes :

Le résumé que fait le candidat du texte qui lui a été proposé ne doit être ni trop long ni trop bref et restituer toutes les idées du texte sans aller jusque dans le détail des exemples. Les meilleurs candidats ont su reproduire non seulement les idées mais également l'énonciation du texte, voire la tonalité de l'auteur, s'il était par exemple satirique ou lyrique. C'est aussi dans le résumé que les candidats peuvent le mieux faire montre de leur maîtrise de la langue. Si l'on déplore des mots comme « matrixer » ou « paradoxalité », on a souvent apprécié que les candidats fassent usage d'une langue claire, riche et sans jargon.

La discussion ou « dissertation » qui suit le résumé doit prendre appui sur le texte : certains candidats y choisissent une phrase particulière sur laquelle ils ancrent leur propos. C'est une méthode que l'on peut recommander. Il faut en tous cas éviter de dériver très loin du texte, soit en le considérant avec un très haut degré d'abstraction soit en procédant par association d'idées. Le texte n'est pas un prétexte. Il faut donc se garder de tordre son sujet pour le rapprocher d'un cours ou d'une fiche, au mépris de la pensée originale de l'auteur. Lorsqu'un candidat se raccroche acrobatiquement à un thème traité en cours au mépris du texte qui lui a été soumis, cela apparaît comme une fuite et l'entretien ne manque pas de ramener le candidat vers les idées du texte.

Quant au contenu de ces discussions, on aimerait que la pensée « tiktok » reste en dehors de cette épreuve et, autant que possible, en dehors de l'esprit des candidats. De fait, le jury peut rester sceptique, voire pantois, devant des affirmations telles que « il y a des partis qui veulent donner plus de pouvoir aux femmes qu'aux hommes », « les femmes veulent toujours plus de pouvoir », « nous vivons dans une société qui encourage la paresse », « dans les campagnes en 1600, les gens n'avaient pas le temps d'être tristes car ils travaillaient beaucoup, aujourd'hui le nombre des dépressions explose car les gens ont trop de loisirs », « dans une société cosmopolitique [*sic*] on ne peut pas se sentir chez soi », « au goulag, les tortionnaires ne se rendaient pas compte qu'ils faisaient le mal », « la population française est constante depuis les années 1960 », « le monde entier peut s'unir dans l'admiration des œuvres de Marcel Duchamp », etc.

L'épreuve orale de français ayant notamment pour but d'entraîner à la réflexion critique et d'encourager la fréquentation des textes et des auteurs que l'on pourrait dire « grands », il peut être maladroit d'invoquer pour seule autorité cautionnant ses dires un *youtubeur*. Pas plus que les propos de comptoirs de naguère, les *trends* des « réseaux sociaux » ne conviennent à cette épreuve. Certes, le jury est ouvert et attentif à tout effort pour développer une pensée originale fondée sur une connaissance et une expérience personnelle. Mais les candidats doivent comprendre que cela implique qu'ils fréquentent des auteurs dont le nombre de *followers* n'est pas le seul titre d'autorité. Fort heureusement, la plupart des candidats l'ont compris et ces remarques ne sont là que pour signaler l'apparition d'une tendance qui ne doit pas s'amplifier à l'avenir.

De fait, on a apprécié que l'un puisse dire avec quelque développement ce que Heidegger pense de la technique, qu'un autre soit capable de mettre en relation une expérience vécue avec les idées développées dans un texte d'Amin Maalouf ou encore que certains soient capables de convoquer leur culture littéraire, cinématographique, théâtrale ou historique pour illustrer et discuter les textes proposés. À chaque fois que cet exercice est productif, le jury remarque que cela tient à une réelle expérience de lecture, ou une expérience de spectateur, et non à une fiche résumant en une phrase ce que pense Platon ou Sartre. Il faut en effet insister ici sur l'inefficacité d'une certaine forme de bachotage : apprendre par cœur des citations et des résumés ne peut pas se substituer efficacement à un peu de temps passé à lire des livres en y réfléchissant (ou plus généralement à fréquenter des œuvres).

Qu'on l'appelle *discussion* ou *dissertation* ou d'autres noms encore, ce moment de l'épreuve doit montrer la capacité du candidat à articuler sa pensée en plusieurs temps. On vise souvent le chiffre de 3 parties parce que, dans notre culture, il représente un idéal de complétude en même temps que de concentration et il semble permettre la dialectique jusque dans ses ultimes développements. Mais il ne faut pas vouer un culte au plan en 3 parties ni en faire une manie. Les candidats les plus convaincants ne sont pas toujours ceux qui cochent toutes les cases d'une méthode rhétorique – au risque de dériver hors-sujet dans une troisième partie peu inspirée. Et on pourrait notamment recommander de ne pas employer le troisième moment de la réflexion pour délivrer des prescriptions afin de sauver le monde, rétablir la morale ou réformer l'humanité. Même si leur avenir d'ingénieur pousse naturellement les candidats à chercher des solutions à tous les problèmes de leur temps (ce qui est très généreux), ils pourraient avantageusement conserver une certaine modestie et montrer ainsi qu'ils ont conscience de ne pas être les premiers à réfléchir aux questions qu'on leur soumet. Par ailleurs, les troisièmes parties de dissertation se consacrant systématiquement à l'art ou à la fiction, pour prendre du recul sur le sujet, sentent le procédé artificiel et ne convainquent que rarement.

Enfin, le troisième temps de l'épreuve consiste en un entretien. Il faut rappeler que celui-ci n'a pas pour but de piéger les candidats, ni de les humilier mais qu'il vise au contraire à les valoriser. Si le résumé et la dissertation ont été bons, on tâchera d'amener le candidat à montrer l'étendue de ses connaissances, la vivacité de son propos, la finesse de sa réflexion, voire sa

capacité à remettre en cause ses arguments. Si au contraire le candidat semble ne pas avoir bien compris le texte, on lui donnera la possibilité de se corriger, on le guidera dans une meilleure compréhension. Si son exposé a manqué de références, on essaiera de lui en faire trouver. Si ses raisonnements ont montré des faiblesses, on le poussera à les amender. Les meilleurs candidats ont montré lors de l'entretien qu'ils étaient capables de varier les perspectives, suivre et poursuivre un cheminement proposé par l'examineur ou sous-tendu par les problématiques dégagées. Malheureusement, d'autres se sont braqués ou arcbutés sur leur savoir sans essayer d'en tirer la substantifique moëlle et sans y chercher ce qui pouvait répondre aux suggestions qu'on leur faisait.

Ainsi, l'entretien doit toujours être abordé avec appétit et optimisme, comme une occasion de s'améliorer. Et le jury se réjouit de voir que cette année encore, la plupart des candidats ont préparé le concours et ont passé cette épreuve avec la visible ambition de donner le meilleur d'eux-mêmes.

Quelques textes proposés à l'oral en 2024 :

Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, 1998.

Dès le commencement de ce livre je parle d'identités « meurtrières » – cette appellation ne me paraît pas abusive dans la mesure où la conception que je dénonce, celle qui réduit l'identité à une seule appartenance, installe les hommes dans une attitude partielle, sectaire, intolérante, dominatrice, quelquefois suicidaire, et les transforme bien souvent en tueurs, ou en partisans des tueurs. Leur vision du monde en est biaisée et distordue. Ceux qui appartiennent à la même communauté sont « les nôtres », on se veut solidaire de leur destin mais on se permet aussi d'être tyrannique à leur égard ; si on les juge « tièdes », on les dénonce, on les terrorise, on les punit comme « traîtres » et « renégats ». Quant aux autres, quant à ceux de l'autre bord, on ne cherche jamais à se mettre à leur place, on se garde bien de se demander si, sur telle ou telle question, ils pourraient ne pas être complètement dans leur tort, on évite de se laisser adoucir par leurs plaintes, par leurs souffrances, par les injustices dont ils ont été victimes. Seul compte le point de vue des « nôtres », qui est souvent celui des plus militants de la communauté, des plus démagogues, des plus enragés.

À l'inverse, dès lors que l'on aperçoit son identité comme étant faite d'appartenances multiples, certaines liées à une histoire ethnique et d'autres pas, certaines étant liées à une tradition religieuse et d'autres pas, dès lors que l'on voit en soi-même, en ses propres origines, en sa trajectoire, divers conflits, diverses contributions, divers métissages, diverses influences subtiles et contradictoires, un rapport différent se crée avec les autres, comme avec sa propre « tribu ». Il n'y a plus simplement « nous » et « eux » – deux armées en ordre de bataille qui se préparent au prochain affrontement, à la prochaine revanche. Il y a désormais de « notre » côté, des personnes avec lesquelles je n'ai finalement que très peu de choses en commun, et il y a de « leur » côté, des personnes dont je peux me sentir extrêmement proche.

Mais pour en revenir à l'attitude précédente, on imagine bien de quelle manière elle peut pousser les hommes aux pires extrémités : s'ils ont le sentiment que « les autres » constituent une menace pour leur ethnie, leur religion ou leur nation, tout ce qu'ils pourraient faire afin d'écartier cette menace leur paraît parfaitement légitime ; même lorsqu'ils en arrivent à commettre des massacres, ils sont persuadés qu'il s'agit là d'une mesure nécessaire pour préserver la vie de leurs proches. Et comme tous ceux qui gravitent autour d'eux partagent ce sentiment, les massacreurs ont souvent bonne conscience, et s'étonnent de s'entendre appeler criminels. Criminels, ils ne peuvent pas l'être, jurent-ils, puisqu'ils cherchent seulement à protéger leur vieille mère, leurs frères et sœurs, et leurs enfants.

Ce sentiment d'agir pour la survie des siens, d'être porté par leurs prières, et d'être, sinon dans l'immédiat, du moins sur le long terme, en état de légitime défense, est une caractéristique commune de tous ceux qui, au cours des dernières années, en divers coins du globe, du Rwanda à l'ancienne Yougoslavie, ont commis les crimes les plus abominables. Il ne s'agit pas de quelques cas isolés, le monde est couvert de communautés blessées, qui subissent aujourd'hui encore des persécutions ou qui gardent le souvenir de souffrances anciennes ; et qui rêvent d'obtenir vengeance.

Annie Ernaux, *La Place*, 1983.

Annie Ernaux compose La Place une quinzaine d'années après la disparition de son père.

Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table. On mangeait sans parler. Je ne riais jamais à la maison. Je faisais de « l'ironie ». C'est le temps où tout ce qui me touche de près m'est étranger. J'émigre doucement vers le monde petit-bourgeois, admise dans ces surbours dont la seule condition d'accès, mais si difficile, consiste à ne pas être cucul. Tout ce que j'aimais me semble péquenot, Luis Mariano, les romans de Marie-Anne Desmarests, Daniel Gray, le rouge à lèvres et la poupée gagnée à la foire qui étale sa robe de paillettes sur mon lit. Même les idées de mon milieu me paraissent ridicules, des préjugés, par exemple, « la police, il en faut » ou « on n'est pas un homme tant qu'on n'a pas fait son service ». L'univers pour moi s'est retourné. [...]

Mon père est entré dans la catégorie des *gens simples* ou *modestes* ou *braves gens*. Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études. Sauf le latin, parce qu'il avait servi la messe, elles lui étaient incompréhensibles et il refusait de faire mine de s'y intéresser, à la différence de ma mère. Il se fâchait quand je me plaignais du travail ou critiquais les cours. Le mot « prof » lui déplaisait, ou « dirlo », même « bouquin ». Et toujours la peur OU PEUT-ETRE LE DESIR que je n'y arrive pas.

Il s'énervait de me voir à longueur de journée dans les livres, mettant sur leur compte mon visage fermé et ma mauvaise humeur. La lumière sous la porte de ma chambre le soir lui faisait dire que je m'usais la santé. Les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne situation et *ne pas prendre un ouvrier*. Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect. Une absence de vie à la fleur de l'âge. Il avait parfois l'air de penser que j'étais malheureuse.

Devant la famille, les clients, de la gêne, presque de la honte que je ne gagne pas encore ma vie à dix-sept ans, autour de nous toutes les filles de cet âge allaient au bureau, à l'usine ou servaient derrière le comptoir de leurs parents. Il craignait qu'on ne me prenne pour une paresseuse et lui pour un crâneur. Comme une excuse : « On ne l'a jamais poussée, elle avait ça en elle. » Il disait que j'apprenais bien, jamais que je travaillais bien. Travailler, c'était seulement travailler de ses mains.

Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire*, 1952.

D'un mot, notons-le simplement : non, la Science ne se fait pas dans une tour d'ivoire, par l'opération intime et secrète des savants désincarnés vivant, en dehors du temps et de l'espace, une vie de pure intellectualité. La Science – et j'entends par là la Société des Sciences – la Science se fait par des hommes baignant dans le milieu de leur époque : le même pour les mathématiciens, les physiciens, les biologistes... et les historiens ; le même, et qui agit sur tous de la même façon, et par qui s'opère la liaison de leurs activités scientifiques avec l'ensemble des autres activités de la même époque.

En d'autres termes, la Science n'est pas un empire dans l'empire. Elle ne se sépare pas du milieu social dans lequel elle s'élabore. Elle y subit la pression, la contrainte de contingences multiples qui pèsent sur son développement. Et c'est pourquoi, entre parenthèses, l'histoire de la Science, bien loin de constituer un morne et poussiéreux conservatoire de théories mortes et d'explications périmées, représente au contraire un chapitre vivant de l'histoire générale de la pensée humaine : elle retrace, en définitive, l'adaptation de l'esprit aux choses et la prise de possession par l'homme de son milieu.

Il suit de là que, si les sciences de la Nature ont subi, dans les deux dernières décades, les effets d'une véritable révolution idéologique ; si elles ont vu s'effondrer, par suite des progrès soudains et étonnants de la physique, toute la construction théorique élaborée au cours des XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles par des générations de savants ; si le concret faisant éclater les cadres de l'abstrait, la tentative d'expliquer le monde par la mécanique « rationnelle » s'est terminée par un échec brutal ; s'il a fallu procéder à une révision d'ensemble de toutes les notions scientifiques sur lesquelles on avait vécu jusqu'alors ; si rien, finalement, de ce qui est essentiel n'a échappé à cette révision : ni la conception du fait scientifique, ni celle de la loi ; ni celle de la nécessité ; ni celle de la contingence ; ni au total, celle des sciences même et de la Science, de la Science construisant son objet avec l'intervention constante et grave des savants : l'histoire ne peut s'abstraire de tels bouleversements. Qu'elle le veuille ou non, elle y est impliquée. Se référer à tout un bagage d'idées « scientifiques » vieilles d'un siècle et totalement rejetées aujourd'hui par les « savants » à qui naguère elle les a empruntées : l'histoire se rend risible en s'obstinant à le faire. Et s'il est vrai que toutes les sciences sont solidaires, elle se rend risible pour rien – pour le plaisir.

Or, que nous enseignent ces sciences solidaires, dont l'exemple doit peser sur l'histoire ? Bien des choses, mais ceci notamment : que tout fait scientifique est « inventé » – et non pas donné brut au savant. Que la vieille distinction de l'observation, cette photographie du réel, et de l'expérimentation, cette intervention dans le réel, est tout entière à réviser. Qu'en aucun cas l'observation ne livre quelque chose de brut. Qu'elle est une construction. Comme sont des constructions les « prises de vue » elles-mêmes dont on entend se servir pour telle ou telle vérification ou démonstration de théorie. Que dès lors l'objection si souvent ressassée que « l'historien n'a pas le droit de choisir les faits » est inopérante ; parce qu'en fait le savant, quel qu'il soit, choisit toujours – et que d'ailleurs, toute l'histoire est déjà choix, du seul fait du hasard, qui a détruit tel témoignage, tel vestige du passé, tel ensemble de documents – et sauvé tel autre.

Pierre Leroux, *De l'égalité*, 1848.

Puisque chaque femme, en tant qu'épouse, nous apparaît égale à son époux, toutes les femmes nous apparaissent sur le même rang que tous les hommes. Égales à nous dans l'amour et le mariage, comment ne seraient-elles pas égales partout ? Donc, invinciblement la société actuelle se sent entraînée à proclamer l'égalité de l'homme et de la femme.

Je ne me range pas à l'avis de ceux qui ont prêché dans ces derniers temps l'émancipation des femmes comme une insurrection. Il s'agit de nous émanciper tous les uns par les autres en faisant régner la justice parmi nous dans tous nos rapports, et non pas de nous fractionner, de nous diviser en deux camps divers ; il faut en un mot que la femme s'élève par l'homme et avec lui, que l'homme s'élève par la femme et avec elle, mais non pas que l'un des sexes sépare et distingue sa cause de celle de l'autre. Il n'y a pas deux êtres différents, l'homme et la femme ; il n'y a qu'un être humain sous deux faces qui se correspondent et se réunissent par l'amour.

Le couple est avant l'homme et avant la femme. L'homme et la femme sont pour former le couple ; ils en sont les deux parties. Hors du couple, en dehors de l'amour et du mariage, il n'y a plus de sexes ; il y a des êtres humains d'origine commune, de facultés semblables. L'homme est à tous les moments de sa vie sensation-sentiment-connaissance ; la femme aussi. La définition est donc la même.

Que le sentiment en général prédomine chez la femme, que la raison abstraite prédomine en général chez l'homme, cela est possible : mais qu'importe ? Tous les habitants d'un même pays n'ont-ils pas entre eux certains caractères de ressemblance qui les distinguent et les séparent du reste du monde ? Les âges ne présentent-ils pas le même contraste ? Tous les enfants, tous les jeunes gens, tous les vieillards, n'ont-ils pas entre eux des rapports bien marqués ? La sensation ne domine-t-elle pas dans l'enfance ; le mélange de la sensation et du sentiment n'est-il pas le mobile incessant de la jeunesse, comme la connaissance est l'apanage de l'âge mûr, et devient la source de toutes les qualités ou de tous les défauts du vieillard ? Les femmes considérées en général, indépendamment de la manifestation du sexe, ont de même un type, je l'accorde ; mais ce type ne les sépare pas du reste de l'Humanité, et n'en fait pas une race à part et qu'il faille distinguer philosophiquement de l'homme. À cet égard, elles formeront, si vous voulez, une nation dans l'Humanité, ou bien un âge particulier de la vie : c'est de cette façon qu'elles se distinguent de l'homme ; pas autrement.

Elles sont, comme l'homme, sensation-sentiment-connaissance unis indivisiblement à tous les instants et dans tous les actes de leur existence. L'amour absent, elles se manifestent à l'homme comme personnes humaines, et se rangent, comme l'homme, dans les diverses catégories de la société civile. Ce n'est pas que j'entende par-là que leur caractère, leur particularité ne les abandonne jamais, qu'elles ne soient jamais hommes. Non, toute manifestation de leur vie implique toujours la virtualité de femmes qu'elles ont en elles. Mais je dis que cette virtualité est alors complètement cachée en elles, et comme si elle n'était pas.